
Léo Bonneville
Glanures

Numéro 250, septembre–octobre 2007

Léo Bonneville 1919-2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47456ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2007). Léo Bonneville : glanures. *Séquences*, (250), 31–31.

Léo Bonneville Glanures

Les membres (des ciné-clubs) doivent savoir qu'aucun genre n'est proscrit et que tous sont honorables. Seuls les films ennuyeux sont à rejeter. Malheureusement, plusieurs spectateurs méprisent certains genres... Ne se privent-ils pas de réels chefs-d'œuvre cinématographiques ?

(Le Ciné-Club: méthodologie et portée sociale, Fides 1968, p.32-33)

Sans doute, on peut apporter l'exemple de Robert Bresson dont toutes les œuvres ont une qualité indéniable.

(Le Ciné-Club, p.36)

Sans doute, tout ce que fait Jean Renoir ne manque pas d'intérêt, mais tous ses films ne sont pas nécessairement des chefs-d'œuvre.

(Le Ciné-Club, p.37)

Ainsi des films offrent les audaces d'auteurs qui, se libérant d'une certaine forme conventionnelle, en arrivent à créer des films qui demandent une vive attention et une riche réflexion. On peut dire que *Je t'aime, je t'aime* d'Alain Resnais, *L'Heure du loup* d'Ingmar Bergman, *Jusqu'au cœur* de Jean-Pierre Lefebvre contraignent le spectateur à un dialogue sans cesse repris et jamais achevé.

(Séquences N° 58)

Lancelot du Lac tranchait avec les œuvres présentées en compétition. Admirable film digne d'un grand maître. Mais ce grand maître, comme il paraissait petit, dans son emportement à s'affirmer, à déchiqeter les autres, à protester violemment contre les organisateurs du festival, car Robert Bresson ne convoitait rien de moins que la Palme d'or !

(Séquences N° 77)

Nous aurions tant voulu aimé nous réjouir de ces 25 ans — un record pour une revue de cinéma québécoise — et ne vous parler que de cinéma. Mais, vous le savez comme nous, le cinéma est, par ailleurs, une industrie. Il faut reconnaître que les revues de cinéma aussi ont besoin d'argent pour être... et paraître.

(Séquences N° 100)

On dit beaucoup de mal des sous-titres. La clientèle des salles commerciales semble l'accepter difficilement. C'est mal comprendre l'apport d'une langue dans un film... Les sous-titres sont sans doute un pis-aller, mais nous croyons que c'est ce qui respecte le mieux l'authenticité des personnages... Bref, le spectateur devrait s'habituer à se tenir le plus près possible de l'original.

(Séquences N° 103)

L'Éveillé du pont de l'Alma : Mais ce qui compte — comme dans presque tous les films de Raul Ruiz —, c'est la vision de l'enfant. C'est celle d'un *visionnaire*... Tout est dans le regard de l'enfant qui « navigue » dans une eau transparente. Transparente à ceux qui ont troqué le rigide raisonnement pour l'éblouissante imagination.

(Séquences N° 123)

Séquences est une revue indépendante et libre. Ce sont les deux pôles précieux de la maison. Nos collaborateurs s'adressent à nos lecteurs en toute liberté. Il n'est pas dit que nous sommes tous d'accord, mais chacun respecte la liberté de l'autre. Et c'est ce qui fait l'intérêt d'une revue. Qu'elle serait triste la revue où tout le monde aurait la même opinion. L'uniformité engendre l'ennui, c'est bien connu. Pas à *Séquences*. Nous sommes pour la liberté dans la diversité. Mais la liberté a ses exigences; qui s'appellent ici lucidité et loyauté. Elles nous servent de balises. Que vaudrait une revue qui consacre la majeure partie de ses pages à la critique sans des jugements libres? Pour tout dire, le prix de la liberté c'est qu'elle n'a pas de prix.

(Séquences N° 126)

Sous le soleil de Satan : On sort de cette projection infiniment désolé de constater un si beau livre si banalement servi au cinéma. « Je souhaite que *Sous le soleil de Satan* bouleverse bien des âmes. Le Diable introduit, il est difficile se passer de la grâce pour expliquer l'homme », écrivait Georges Bernanos. Hélas! je doute que le film de Pialat dérange les âmes. Plutôt que de parler de grâce, il faut déplorer ici la pesanteur.

(Séquences N° 130)

Wild at Heart : Si on sort dégoûté de tant d'insanités et de désordre, on ne peut nier le talent brillant de David Lynch. Il a su enchaîner, avec un brio incontestable, les éléments de son film, utilisant à bon escient de rapides flash-back. On reste suffoqué par une telle habileté et un tel talent pour une histoire aussi pourrie.

(Séquences N° 147-148)

Quand on sait avec quel enthousiasme *Raining Stones* a été accueilli, on croit rêver que le jury oecuménique a laissé passer ce petit chef-d'œuvre. Il semble que Ken Loach soit le cinéaste sacrifié des chrétiens. On l'avait oublié en 1970 pour le merveilleux *Kes* et voilà qu'on le laisse tomber en 1993.

(Séquences N° 165)